

tés, et l'hôtesse venait d'y mettre trois couverts. Henri ordonna d'ajouter celui de Joseph et le sien.

—Faites excuse, monsieur, dit la femme, nous ne pouvons vous servir ici.

—Pourquoi cela ? demanda le jeune homme.

—Parce que les personnes dont nous venons de mettre le couvert d'sirent manger seules,

—Qu'elles mangent dans leur chambre alors, reprit brusquement Henri ; ici, c'est la salle et la table communes ; tout voyageur a droit d'y entrer et s'y faire servir.

—Que nous importe de diner dans cette pièce ou dans une autre ? demanda Joseph.

—Et qu'importe à ces personnes que nous y soyons ? répliqua Henri.

—Elles sont venues avant monsieur, objecta l'hôtesse.

—Alors, ce sont les premiers arrivés qui font la loi dans votre auberge ? s'écria Henri.

—Nous connaissons d'ailleurs ces personnes.

—Et vous tenez plus à elles qu'à nous ?

—Monsieur doit comprendre que quand il s'agit de pratiques...

—Il faut que les autres voyageurs se soumettent à leurs caprices ?

—On vous servira ailleurs.

—Avec les restes de vos trois privilégiés, n'est-ce pas ? L'hôtesse parut blessée.

—Si monsieur craint de mal diner au *Cheval Blanc*, il y a d'autres auberges à Cernay, dit-elle.

—C'est à quoi je pensais, répliqua rapidement Henri en prenant son chapeau.

Et, sans écouter Joseph, qui voulait le retenir, il s'échappa rapidement et disparut.

Mulzen savait par expérience que le plus sûr était de laisser son cousin suivre librement sa boutade, et que dans ces occasions tout effort pour le ramener ne servait qu'à exalter ses dispositions militantes. Il se décida donc à le laisser chercher fortune ailleurs et à se faire servir sans retard dans une pièce voisine. Mais au moment où il allait y passer, les trois personnes attendues parurent dans le salon. C'étaient une vieille dame avec sa nièce et un homme d'une cinquantaine d'années, qui paraissait leur servir de protecteur.

L'hôtesse, qui leur racontait ce qui venait de se passer, s'interrompit tout-à-coup à la vue de Joseph. Celui-ci salua et voulut se retirer ; mais le conducteur des deux dames le retint.

—Je suis désolé, monsieur, dit-il avec bonhomie, du débat qui vient d'avoir lieu. En demandant à diner seuls, nous voulions éviter certains convives dont la conversation et les manières eussent pu effaroucher ces dames, mais non chasser les voyageurs du *Cheval Blanc*, comme votre ami a paru le croire ; et la preuve, c'est que je vous prie de vouloir bien vous asseoir à cette table avec nous.

Joseph voulut s'en défendre en affirmant qu'il n'était nullement blessé d'une précaution qu'il trouvait toute naturelle : mais M. Rosman (c'était le nom donné par les deux dames à leur conducteur) insista d'un ton si ouvert et si bienveillant, qu'il crut devoir céder.

La vieille dame, qui semblait avoir peu l'habitude des voyages, s'assit vis-à-vis de lui, avec sa nièce, en poussant un gémissement.

—Vous êtes lasse, Charlotte ? demanda M. Rosman.

—Si je suis lasse ! s'écria la vieille femme ; passer un jour entier dans une voiture qui vous secoue comme une escarpolette ! manger hors de ces heures ; courir toutes sortes de dangers ; car je ne sais pas comment nous n'avons pas versé cent fois : la diligence penchait toujours !... Ah ! Seigneur ! je voudrais que notre voyage fut fini pour une année de ma vie.

Heureusement que le marché est impossible ! fit observer la jeune fille, qui embrassa sa tante en souriant.

—Oui, oui, vous riez de cela, vous autres, reprit madame Charlotte d'un ton de bouderie demi-affectueuse ; les jeunes filles, maintenant, n'ont peur de rien ! elles voyagent sur les chemins de fer, en bateau à vapeur ; elles iraient en ballon s'il y avait des services établis ! C'est la révolution qui les a rendues si hardies ; avant la révolution, les plus braves n'allaient qu'en charette ou à ânes... Encore fallait-il avoir quelque affaire. J'ai souvent entendu dire à ma défunte mère qu'elle n'avait jamais voulu voyager qu'à pied.

—Ainsi n'avait-elle point dépassé le chef-lieu de canton, fit observer M. Rosman.

—Ça ne l'a pas empêché d'être une digne et heureuse femme, répliqua madame Charlotte ; quand l'oiseau a bâti son nid, il y reste. Aujourd'hui, l'habitude d'être toujours sur les grands chemins fait qu'on aime moins son foyer, sa famille ; on s'accoutume à s'en passer ; on a son chez soi partout. Ça peut être bien plus avantageux pour la société, mais ça rend chacun moins bon et moins heureux.

—Allons, Charlotte, vous en voulez aux voyages... à cause des cahots, dit M. Rosman gaiement ; mais j'espère que votre prévention ne tiendra pas devant ce potage : on n'en fait pas de meilleure à Fontaine, j'en appelle à votre impartialité.

L'entretien continua ainsi sur un ton de douce familiarité. Joseph s'était d'abord renfermé dans un silence discret ; mais M. Rosman lui adressa plusieurs fois la parole, et la conversation était devenue générale, quand on avertit que la diligence était attelée. Tous se hâtèrent de solder l'hôtesse et de gagner le bureau.

En y arrivant, Joseph aperçut son cousin qui accourait. Le temps que Mulzen venait de mettre à diner, il l'avait passé à parcourir les auberges de Cernay sans rien trouver de préparé, et enfin, pressé par le temps, il s'était vu forcé d'acheter quelques fruits et un petit pain qu'il achevait !

Ce repas d'anachorète n'avait point, comme on doit le penser, adouci son humeur. Joseph s'en aperçut et ne lui fit aucune question ; on avait d'ailleurs commencé l'appel des voyageurs, et ils se préparaient à prendre leurs places lorsque le buraliste s'aperçut qu'il avait commis une erreur en les inscrivant, que la voiture se trouvait au complet.

—Au complet ? répéta Henri ; mais vous avez reçu nos arrhes.

—Je vais vous les rendre, monsieur, répliqua le commis.

—Du tout, s'écria le jeune homme ; dès que vous les avez acceptées, il y a eu contrat entre nous ; j'ai droit de partir, et je partirai.

En prononçant ces mots, il saisit la courroie et grimpa sur l'impériale où une place se trouvait vide ; le voyageur auquel elle appartenait voulut réclamer ; mais Henri persista en déclarant qu'aucune autorité n'avait le droit de le faire descendre,